

CHANSONS
DE
P.-J. DE BÉRANGER.

TOME PREMIER.



PARIS,
BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N° 17.
MÊME MAISON, A BRUXELLES.

1826.

25

Ces 55 vol.

CHANSONS
DE
P.-J. DE BÉRANGER.

CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER.

TOME PREMIER.



PARIS,

BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

MÊME MAISON, A BRUXELLES.

1826.



10R
466
(2)

LA-3599



A.T.P. 1202

CHANSONS

B. J. DE BEEZINGER

Étant seuls propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivons les contrefacteurs conformément aux lois. B. F.

67.259 (1)

CHANSONS.



LE ROI D'YVETOT.

(MAY 1815.)

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot,
 Peu connu dans l'histoire,
 Se levant tard, se couchant tôt,
 Dormant fort bien sans gloire,
 Et couronné par Jeanneton
 D'un simple bonnet de coton,
 Dit-on.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

Il faisait ses quatre repas
 Dans son palais de chaume,
 Et sur un âne, pas à pas,
 Parcourait son royaume.
 Joyeux, simple et croyant le bien,
 Pour toute garde il n'avait rien
 Qu'un chien.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux ,
Il faut bien qu'un roi vive .
Lui-même à table, et sans suppôt ,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs, il ne levait de han
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au mane.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode ,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.

3
C'est l'enseigne d'un cabaret,
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

LA BACCHANTE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.

CHER AMANT, je cède à tes desirs :
De Champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs ;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison :
Mais, surtout, bois à ta maîtresse :
Je rougirais de mon ivresse ,
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards,
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser :
Dieux, baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

4

Verse encor; mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Rompz ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah! je sens redoubler mon titre!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître,
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes desirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins, pour les éteindre,
Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

(1815.)

AIR : J'ONS UN CURÉ PATRIOTE.

Mox épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux!
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi!

5

Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver, chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.

Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien d'un freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit, d'un air aimable :
« Allez donc vous promener :
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur!
Quel bonheur!

Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir, à sa campagne
Il nous mena par hasard :
Il m'enivra de Champagne ;
Et Rose fit lit à part :
Mais de la maison , ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie,
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né ;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie ;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu ,
Que vous me faites c....

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

AIR : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper ;
Des méchans m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique ,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je ? de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuierait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle ;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites !

Messieurs, vous êtes trop honnêtes,
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais à tert !
 On peut ici montrer moins de génie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
 Faire bâiller, en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme :
 Que moi je le vauz, Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon (1)
 Ne péroré ici qu'en chanson :
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors,
 Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
 Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
 Solidaire de la sottise ;
 Mais dans cette société,
 L'esprit de corps, c'est la gaité.
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
 Ma chaise n'est point un fauteuil.
 Que je vais chérir cet asile,
 Où tant de fois le Vaudevillie
 A renouvelé ses grelots,

(1) M. Désaugiers.

Et sur la porte écrit ces mots :
 Joie, amitié, malice et bonhomie !
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

ROGER BONTEMPS.

AIR : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabilaires
 Pour exemple donné,
 En un temps de misères
 Roger Bontemps est né.
 Vivre obscur à sa guise.
 Narguer les mécontents :
 Eh gai ! c'est la devise
 Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
 Coiffé dans les grands jours,
 De roses ou de lierre
 Le rajeunir toujours :
 Mettre un manteau de bure,
 Vieil ami de vingt ans ;
 Eh gai ! c'est la parure
 Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
 Une table, un vieux lit,
 Des cartes, une flûte,
 Un broc que Dieu remplit.

10
Un portrait de maîtresse ;
Un coffre et rien dedans ;
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville
Montrer de petits jeux ;
Être un faiseur habile
De contes graveleux ;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantans ;
Eh gai ! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton :
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton ;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instans ;
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaité :
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux ;
Vous, dont le char dévie

11
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdez peut-être
Des titres éclatans,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

LA GAUDRIOLE.

AIR : La bonne aventure.

Mouton a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé,
Ah ! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.
Minerve, dans mes chansons,
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,
Son maître d'école.

Des Cordeliers gros plaisans
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortoit,
En mourant elle contaît
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la régence alors ;
Et , sans hyperbole ,
Grâce aux plus drôles de corps.
La France était folle.
Tous les hommes plaisaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole ,
O gué ,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui :
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaieté
C'est la gaudriole ,
O gué ,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole ?
Passez les mots aux rieurs :
Les plus gros sont les meilleurs

Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

PARNY.

ROMANCE.

Musique de M. B. WILHEM.

Je disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
« Parny qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchans. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus :
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émuës :
« Il vous doit sa célébrité ;
« Montrez-vous à lui demi-nues :
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Après des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récents (1).
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accents. »
Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'envie
S'interdire un dernier effort (2)!
Immortel! il quitte la vie;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la haine, prête à maudire,
Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

(1) Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

(2) Allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.

MA GRAND'-MÈRE.

Ain : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'-mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette
Mon bras si dodu, }
Ma jambe bien faite, } *bis.*
Et le temps perdu!

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage!
— Non, vraiment; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?

— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, Lindor savait donc plaire ?
 — Oui, seul il me plut quatre mois ;
 Mais bientôt j'estimai Valère,
 Et fis deux heureux à la fois.
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amans ensemble !
 — Oui, mais chacun d'eux me trompa.
 Plus fine alors qu'il ne vous semble,
 J'épousai votre grand-papa.
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?
 — Rien ; mais un mari plus sensé
 Eût pu connaître à la coquille
 Que l'œuf était déjà cassé.
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?
 — Oh ! sur cela je me tais bien.
 A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
 Mon confesseur n'en saura rien.
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
 — Oui ; mais, grâces à ma gaité,
 Si l'église n'était plus neuve,
 Le saint n'en fut pas moins fêté.
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?
 — Eh ! mes petits enfans, pourquoi,
 Quand j'ai fait comme ma grand-mère,
 Ne feriez-vous pas comme moi ?
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu,
 Ma jambe bien faite,
 Et le temps perdu !

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Air :

Deux saisons règlent toutes choses,
 Pour qui sait vivre en s'amusant :
 Au printemps nous devons des roses,
 A l'automne un jus bienfaisant.
 Les jours croissent, le cœur s'éveille ;
 On fait le vin quand ils sont courts.
 Au printemps, adieu la bouteille !
 En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute
 Ces deux penchans faits pour charmer:
 Mais pour ma santé je redoute
 De trop boire et de trop aimer.
 Or, la sagesse me conseille
 De partager ainsi mes jours :
 Au printemps, adieu la bouteille!
 En automne, adieu les amours!

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
 Et mon cœur a subi ses lois.
 Que de caprices la coquette
 M'a fait essuyer en six mois!
 Pour lui rendre enfin la pareille,
 J'appelle octobre à mon secours.
 Au printemps, adieu la bouteille!
 En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte et reprends Adèle,
 Sans façons comme sans regrets.
 Au revoir, un jour me dit-elle;
 Elle revient long-temps après.
 J'étais à chanter sous la treille:
 Ah! dis-je, l'année a son cours.
 Au printemps, adieu la bouteille!
 En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchantresse
 Qui change à son gré mes plaisirs.
 Du vin elle excite l'ivresse,
 Et maîtrise jusqu'aux désirs.
 Pour elle ce n'est pas merveille
 De troubler l'ordre de mes jours.
 Au printemps avec la bouteille.
 En automne avec les amours.

LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : Toto, carabo.

Il est un petit homme,
 Tout habillé de gris,
 Dans Paris;
 Joufflu comme une pomme,
 Qui, sans un sou comptant,
 Vit content,
 Et dit : Moi, je m'en...
 Et dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

A courir les fillettes,
 A boire sans compter,
 A chanter,
 Il s'est couvert de dettes;
 Mais quant aux créanciers,
 Aux huissiers,
 Il dit : Moi, je m'en...
 Il dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,
 Qu'il s'y couche le soir
 Sans y voir;
 Qu'il lui faille en décembre

Souffler, faute de bois,
 Dans ses doigts;
 Il dit : Moi, je m'en....
 Il dit : Moi, je m'en....
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,
 Fait payer ses atours
 Aux amours,
 Aussi plus elle brille,
 Plus on le montre au doigt.
 Il le voit,
 Et dit : Moi, je m'en....
 Et dit : Moi, je m'en....
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
 Sur un lit délabré,
 Le curé,
 De la mort et du diable,
 Parle à ce moribond,
 Qui répond :
 Ma foi, moi, je m'en....
 Ma foi, moi, je m'en....
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

Air : Des bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
 Gaiement m'assiège et derrière et devant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Volnais, Pomard, Beaune et Moulin-à-Vent (1),
 Fait-on sonner votre âge en vous servant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 En fait de vin qu'on se montre savant ;
 Dût-on pousser le sujet trop avant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !

(1) Noms de différents vins.



Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux-esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'At s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

AINSI SOIT-IL!

(1812.)

AIR : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis,
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il!

Plus de poète adulateur;
Le puissant erandra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs.
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortuné rompt le fil.
Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit, avec ses amans,
N'exercera que son habil.
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours;
Et son mari, pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laisant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité:
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agens,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût:
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu:
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR : Tra la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur des filles
Que ce monsieur de Fénelon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles,
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique;
Maman, je veux un piano,
Avec mon maître de musique
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense;
Maman, pendant une heure ou deux
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :

Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur mes sœurs une autre veille;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon,
Grand Dieu, que ses formes sont belles!
Surtout les beaux *nus* que voilà!
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

LA MÈRE AVEUGLE.

Air : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin,
Ecoutez-moi bien, ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille;
A tout je prête l'oreille,

Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître.....
Mais vous ouvrez la fenêtre ;
Lise, vous ne filez pas. (ter).

Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde :
Helas ! je fus jeune et blonde ;
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte.....
Mais quelqu'un est à la porte ;
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure ;
Et mon vieux chien qui murmure,
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge :
Colin deviendra volage ;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas.....
Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?
C'est le bruit d'un baiser tendre ;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
C'est votre oiseau qui vous baise ;
Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah ! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite :

L'amant qui vous a séduite
 En rit même entre vos bras.
 Que la prudence vous sauve.....
 Mais vous allez vers l'alcôve;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
 Quoi! me jouer de la sorte!
 Colin est ici; qu'il sorte,
 Ou devienne votre époux.
 En attendant qu'à l'église
 Le séducteur vous conduise,
 Filez, filez, filez, Lise,
 Près de moi, sans faire un pas,
 En vain votre lin s'embrouille;
 Avec une autre quenouille,
 Non, vous ne filerez pas.

CHARLES VII.

Musique de M. B. WILHEM.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne;
 Adieu, repos; plaisir, adieu!
 J'aurai, pour venger ma couronne,
 Des héros, l'amour et mon Dieu,
 Anglais, que le nom de ma belle,
 Dans vos rangs porte la terreur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
 Français et roi, loin des dangers,
 Je laissai la France captive.
 En proie au fer des étrangers.
 Un mot, un seul mot de ma belle
 A couvert mon front de rougeur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
 Agnès, tout mon sang coulera.
 Mais non; pour l'amour et la gloire
 Victorieux, Charles vivra.
 Je dois vaincre; j'ai de ma belle
 Et les chiffres et la couleur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintroilles,
 O Français, quel jour enchanté,
 Quand des lauriers de vingt batailles
 Je couronnerai la beauté!
 Français, nous devons à ma belle,
 Moi la gloire, et vous le bonheur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

LA BONNE FILLE,

ou

LES MOEURS DU TEMPS.

(ANNÉE 1812.)

AIR : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant

J'ai le ton trop plaisant;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout

Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,

Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille:
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;

Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,

Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts.

Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.

Quoi qu'il fit espérer,

Je n'en pus rien tirer;

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,

Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jone qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on;

Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel-esprit, beau de l'esprit qu'il pille,

Grâce à moi, fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,

Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;

Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille:

Soupe avec nous;

Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous;
L'un d'eux me déshabile.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendans;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vêtille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci!
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortillet
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille.

MES CHEVEUX.

Air : Vaudeville de décence.

Mes bons amis, que je vous prête à table,
Moi, l'apôtre de la gaité,
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté:
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instans sereins?

Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire:
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisans.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.



MADAME GRÉGOIRE.

AIR : C'est le gros Thomas.

C'ÉTAIT de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire ;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

D'un certain époux,
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;
Mais à le remplacer,
Qui n'eût voulu penser !
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa cercix d'or,
L'ampleur de ses pudiques charmes.

Sur tous ses agrémens
Consultez ses amans :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle !
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux ;
Nous nous arrangions tous,
L'hôteuse poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas !
Sa cave et ses appas !

Long-temps encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique :
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE
JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

L'AMOUR, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie.
Mais qu'on lui fait de mauvais tours !
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître ;
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout : il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh, combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs.
Mais, aujourd'hui, que l'Hymen et son frère,
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

L'AGE FUTUR,

ou

CE QUE SERONT NOS ENFANS.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or ;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

En joyeux gourmands que nous sommes
 Nous savons chanter un repas :
 Mais nos fils, pesans gastronomes,
 Boiront et ne chanteront pas.
 D'un sot à face rubiconde
 Ils feront un épicurien .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

Grâce aux beaux-espits de notre âge ,
 L'ennui nous gagne assez souvent ;
 Mais deux Instituts , je le gage ,
 Lutteront dans l'âge suivant .
 De se recruter à la ronde
 Tous deux trouveront le moyen .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

Nous aimons bien un peu la guerre ,
 Mais sans redouter le repos .
 Nos fils , ne se reposant guère ,
 Batailleront à tout propos .
 Seul prix d'une ardeur furibonde .
 Un laurier sera tout leur bien .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,

Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

Nous sommes peu galans sans doute ,
 Mais nos fils , d'excès en excès ,
 Egarant l'amour sur sa route ,
 Ne lui parleront plus français .
 Ils traduiront , Dieu ne confonde !
 L'Art d'aimer en italien .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

Ainsi , malgré tous nos sophistes ,
 Chez nos descendans on aura
 Pour grands hommes des journalistes ,
 Pour amusement l'Opéra ;
 Pas une vierge pudibonde ;
 Pas même un aimable vaurien .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde
 Si nos femmes le voulaient bien .

De fleurs , amis , ceignant nos têtes ,
 Vainement nous formons des vœux
 Pour que notre culte et nos fêtes
 Soient en honneur chez nos neveux :
 Ce chapitre que Momus fonde
 Chez eux manquera de doyen .

Ah ! pour un rien ,
 Oui , pour un rien ,
 Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien .

LES GUEUX.

Air : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaiété.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour, qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

ALLOUS, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agréable et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux, demain, bravant la médisance,
Au Cadran Bleu te régaler sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais ;
Auprès de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance.
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
 Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
 De mon neveu le jockey vous amuse ;
 Mais songez-y : je fais mon testament.
 Docile enfin, livre sans résistance
 A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
 Allons, Babet, un peu de complaisance,
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !
 Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.
 Ne pleure point, va, tu seras ma femme,
 Malgré mon âge et le public moqueur.
 Fais donc si bien que ta douce influence
 Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
 Allons, Babet, un peu de complaisance,
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

L'AMI ROBIN.

AIR : La Monaco.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On païra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles,
 Et jusqu'où leur prix peut aller.

Messieurs, qui voulez des pucelles,
 C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On païra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses
 De toutes parts vont nous venir ;
 Car, si nous tenions aux comtesses,
 Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On païra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier !

J'ai connu Robin à l'école :
 Ce n'était point un libertin ;
 Mais il gagnait mainte pistole
 A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On païra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'âge,
 Il la prit belle exprès pour ça.

Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorce.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On païra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On païra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On païra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

(JANVIER 1814.)

AIR : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant,
 Sous la neige
 Qui l'assiège,
 Las de pain noir et de gland,
 Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
 Pour les boire
 A la victoire,
 Seraient bus par des Saxons!
 Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids
 Nos filles
 Sont trop gentilles,
 Nos femmes ont trop d'attraits.
 Ah! que leurs fils soient Français.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,
 Histoire
 De notre gloire,
 S'écrouleraient en débris!
 Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
 La paix si chère
 A la terre,
 Dans peu viendra sous vos toits
 Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

FRÉTILLON.

AIR : Ma commère, quand je danse.

FRANCS amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon :
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamans,
Et, deux fois, mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amans.

Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis ;

Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi sou cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?
Quoi ! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait !
Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée,
Amour lorgne ses appas :
Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires,
La feront encor briller ;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon (*bis*),
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

Air : La marmotte a mal au pied.

QUE Momus, dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Epicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaité falotte,
De main en main,
Jusqu'à demain
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance :
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaiement frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons :
Qu'un docteur sente l'ambre :

Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre ;
Paris, enclin
Au trait malin,
Grâce à nous, les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use :
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vengeance,
Quand, pour guérir le noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble
Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemble ;

Jeunes d'esprit
Ensemble ou rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain,
A ce lutrin.
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : Que ne suis-je la fougère !

Je reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller :
Je crus voir sur son visage
Le feu du désir briller.
Sur son front Zéphire agite
La rose et le pampre vert :
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois),
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'afreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir :
Ah ! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on en peut mourir.
Tu le veux, enchantresse :
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu !
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE

AU PAYS DE COCAGNE.

Air : Contredanse de la Rosière.
ou : L'ombre s'évapore.

Au! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive!
Voyageons gaiement.
Ivre de Champagne,
Je has la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi;

J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De suere caudi.

Bon Dieu! que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits,
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux-esprits cocasses,
Charmant sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le Beune et l'Al.

Des gens enfourment,
D'autres défourment;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se poste un défi;

Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre,
Propos de cuistre,
Airs de ministre
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise;
Que l'on se grise,
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres,
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endorme à point;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!
La face rougie,
La pause élargie,
Là, chacun est roi:

Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes:
Point de nœuds constants.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire.....
Mais, qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte;
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT
DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERGÉAU D'UN
ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

VOYEZ, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Qui, les Amours prennent part au travail.

Aux chastes sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE.

AIR : La farira doudaine , gai.

PURCEONS nos desserts
Des chansons à boire,
Vivent les grands airs
Du Conservatoire !
Eon !
La farira doudaine,
Gai !
La farira doudé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :

Au lieu de café,
Vite une sonate.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles;
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

Et vous gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

Nature n'est rien;
Mais on recommande

Goût italien,
Et grâce allemande.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondè.

LES GOURMANDS

A MM. LES GASTRONOMES.

AIR : Tout le long de la rivière.

GOURMANDS, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime !
Et d'ailleurs, à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ahl pour étouffer, n'étouffons que de rire :
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
 Chanter l'Amour, qui vit de rien ?
 A l'aspect de vos barbes grasses,
 D'effroi vous voyez fuir les Grâces :
 Ou, de truffes en vain gonflés,
 Près de vos belles vous ronflés.
 L'embouppoint même a dû parfois vous nuire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
 Que la gloire des marmitons :
 Méprisant l'auteur humble et maigre
 Qui mouille un pain bis de vin aigre,
 Vous ne trouvez le laurier bon
 Que pour la sauce et le jambon ;
 Chez les Français, quel étrange désir !
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,
 A table ne causez jamais ;
 Chassez-en la plaisanterie :
 Trop de gens, dans notre patrie,
 De ses charmes étaient imbus ;
 Les bons mots ne sont qu'un abus.
 Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :
 N'étouffons, n'étouffons que de rire

Français, dinons pour le dessert :
 L'Amour y vient, Philis le sert :
 Le bouchon part, l'esprit pétille ;
 La décence même y babille,

Et par la gaieté, qui prend feu,
 Se laisse coudoyer un peu.
 Chantons alors l'AI qui nous inspire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire :
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

MA DERNIÈRE CHANSON,

PEUT-ÊTRE.

(FIN DE JANVIER 1814.)

AIR : Du Ballet des Pierrots.
 Ainsi jadis un grand prophète.
 Eh qu'oïl vous sommeillez encore *(de Fanchon)*.

Je n'eus jamais d'indifférence
 Pour la gloire du nom français.
 L'étranger envahit la France,
 Et je maudis tous ses succès.
 Mais, bien que la douleur honore,
 Que servira d'avoir gémé ?
 Puisqu'ici nous rions encore,
 Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
 Moi, poltron, je ne tremble pas.
 Heureux que Bacchus nous rassemble
 Pour trinquer à ce gai repas !

Amis, c'est le Dieu que j'implore :
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prétez-m'en donc, prétez encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi :
Mais cette nuit me reste encore ;
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

ÉLOGE DES CHAPONS.

Ara : Ah ! le bel oiseau, maman !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras
Qui maîgrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage ?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

Plusieurs pour la forme, ont pris
 Une compagne gentille :
 J'en sais qui sont bons maris,
 Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons;
 Bienheureux sont les chapons !

Modérés dans leurs désirs,
 Jamais ces gens, que j'estime,
 N'ont pour fruit de leurs plaisirs
 Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons :
 Bienheureux sont les chapons !

Or, messieurs, examinons
 Notre sort auprès des belles :
 Que de mal nous nous donnons
 Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons ;
 Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer,
 Quelque agrément qu'on y trouve.

D'ailleurs on n'est pas de fer,
 Et Dieu sait comme on le prouve.

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons ;
 Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur,
 Prenons donc un parti sage.
 Faisons tous notre bonheur :
 Allons, messieurs, du courage !

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons ;
 Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt
 A propager notre espèce.
 Coupons, morbleu ! coupons court
 Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en répons,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en répons ;
 Bienheureux sont les chapons !

LE BON FRANÇAIS.

(MAY 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP
DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : J'ONS UN CURÉ PATRIOTE.

J'AIME qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus (1),
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur (2)
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur!

(1) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus.

(2) François I^{er}.

Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible (1)
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais (2)
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuira (3).
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

(1) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du Roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

(2) Charles V, dit le Sage.

(3) Le Roi avait dit à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Redoutons l'anglomane,
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :
Français, où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde.
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !
Mes amis, mes amis
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,
Aïmons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR OBTENIR QU'ON
LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

(JUN 1814.)

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut....

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } bis.

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,

Nous avons laissé, sans mot dire,
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons!
Tel, qui long-temps lécha ses bottes,
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé;
On nous rend le morceau de sucre,
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *lis.*

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. WILHEM.

MALGRÉ la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puisse ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois,

Adèle embellira ce rêve :
 Je lui céderai tous mes droits.
 Pour être plus sûr de lui plaire,
 Je voudrais me voir une cour.
 D'ambition je n'en ai guère,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?
 Adèle comble tous mes vœux.
 L'éclat, le renom, la fortune,
 Moins que l'amour rendent heureux.
 A mon bonheur je puis donc croire,
 Et du sort braver le retour !
 Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LA GRANDE ORGIE.

AIR : Vive le vin de Ramponneau.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Non, plus d'accès
 Aux procès ;
 Vidons, joyeux Français,
 Nos caves renommées.

Qu'un censeur vain
 Croie en vain
 Fuir le pouvoir du vin,
 Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Graves auteurs,
 Froids rhéteurs,
 Tristes prédicateurs,
 Endormeurs d'auditoires,
 Gens à pamphlets,
 A couplets,
 Changez en gobelets
 Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Loin du fracas
 Des combats,
 Dans nos vins délicats
 Mars a noyé ses foudres.
 Gardiens de nos
 Arsenaux,
 Cédez-nous les tonneaux
 Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris.
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Nous qui courons
 Les tendrons,
 De Cythère environs
 Les colombes légères.
 Oiseaux chéris
 De Cypris,
 Venez, malgré nos cris,
 Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne ;
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

L'or a cent fois
 Trop de poids.
 Un essaim de grivois,
 Buvant à leurs mignomes,
 Trouve au total
 Ce cristal
 Préférable au métal
 Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Enfans charmans
 De mamans
 Qui des grands sentimens
 Banniront la folie,
 Nos fils bien gros,
 Bien dispos,
 Naitront parmi les pots
 Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne,
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Fi d'un honneur
 Suborneur !
 Enfin du vrai bonheur
 Nous porterons les signes.
 Les rois boiront
 Tous en rond ;
 Les lauriers serviront
 D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Raison, adieu !
 Qu'en ce lieu,
 Succombant sous le dieu,
 Objet de nos louanges,
 Bien ou mal mis,
 Tous amis,
 Dans l'ivresse endormis,
 Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris.
 Gris.

LES BOXEURS,

ou

L'ANGLOMANE.

(AOUT 1814.)

AIR : A coups d' pied, à coups d' poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam! moi, j'aime les Anglais :
 Ils ont un si bon caractère !
 Comme ils sont polis, et surtout
 Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing,
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
 Courons vite ouvrir des paris,
 Et même par-devant notaire.
 Ils doivent se battre un contre un :
 Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing,
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
 La grâce de ces deux lurons,
 Grâce qui jamais ne s'altère.
 De la halle on dirait deux forts :
 Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing,
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Câ, mesdames, que pensez-vous ?
 C'est à vous de juger les coups.
 Quoi ! ce spectacle vous atterre ?
 Le sang jaillit... battez des mains.
 Dieu ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing,
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
 Pour les lois, la mode et le goût,
 Même aussi pour l'art militaire.
 Vos diplomates, vos chevaux

N'ont pas épuisé nos bravos.
 Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing,
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LE JOUR DES MORTS.

AIR : Mirliton. (Les deux premiers vers de l'air sont
 doublés.)

AMIS, entendez les cloches,
 Qui par leurs sons gémissans
 Nous font de bryans reproches
 Sur nos rires indécens,
 Il est des âmes en peine,
 Dit le prêtre intéressé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitain :
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
 Sème les tombeaux de fleurs ;
 Qu'à nos yeux l'hypocrisie
 Les arrose de ses pleurs ;
 Je chante au sort qui m'entraîne
 Sur les traces du passé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitain :
Requiescant in pace !

Méchans, redoutez les diables :
 Mais qu'il soit un paradis

Pour les filles charitables,
 Pour les buveurs francs amis ;
 Que saint Pierre aux gens sans haine
 Ouvre d'un air empressé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitain :
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
 Nous doit-il mettre en souci ?
 Ils ont ri de leurs misères ;
 Des nôtres rions aussi.
 Lise n'est point inhumaine ;
 Mon flacon n'est point cassé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitain :
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
 Moi, le boute-en-train des fous.
 Puisse-je, à ma dernière heure,
 Voir nos fils plus gais que nous !
 Qu'ils chantent à perdre haleine,
 Sur le bord du grand fossé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitain :
Requiescant in pace !

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS
D'AOUT 1814.

AIR : Qu'est-ce que ça m'fait, à moi ?

Que, sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-cave littéraires :

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre :

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission,
Sortir la procession
Et renfermer la pensée :

Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le géolier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson
Qui lui parvient manuscrite :

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

Air : Ah ! ah ! qu'elle est bien.

MALHEUREUSE avec deux maris ,
 Au troisième enfin je commande.
 Jean est grondeur, mais je m'en ris ;
 Il est tout petit, je suis grande.
 Sitôt qu'il fait un peu de bruit ,
 Je lui mets son bonnet de nuit ,

Vli, vian, taisez-vous,
 Lui dis-je, ou que je vous entende....
 Vli, vian, taisez-vous....
 Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
 Et les affaires arrangées,
 J'en eus deux filles, qu'entre nous ,
 De trois mois l'on dit plus âgées,
 Au baptême Jean fit du train,
 Car Léandre était le parrain.

Vli, vian, taisez-vous,
 Jean, vous n'aurez point de dragées.
 Vli, vian, taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
 De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme !

Jean, qui travaille et sait compter,
 S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
 Hic, il dit qu'on l'a volé ;
 Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vian, taisez-vous ;
 Plus d'argent pour vous, petit homme !
 Vli, vian, taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
 A neuf heures mon mari frappe.
 Je n'ouvris point, l'on sent pourqu'oï ;
 Mais, à minuit, Léandre échappe.
 Il gelait, et Jean morfondu
 A la porte avait attendu.

Vli, vian, taisez-vous ;
 Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
 Vli, vian, taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris
 Avec la vieille Péronille,
 D'un doigt de vin il était gris ;
 Il la trouvait fraîche et gentille ;
 Sur ses deux pieds il se dressait,
 Et le menton lui caressait.

Vli, vian, taisez-vous ;
 Vous sentez le vin et la fille ;
 Vli, vian, taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
 Malgré sa chétive apparence ;
 Léandre fait plus d'embarras,
 Mais a beaucoup moins de vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlian, taisez-vous ;
Et vite, que l'on recommence ;
Vli, vlian, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS,

ou

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE,

(NOVEMBRE 1814.)

AIR : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout.
Dans les changemens qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres, je regrette

Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent :
Les anciens préjugés renaissent ;
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passans nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts
Les habits verts.
Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères
Sortant de leurs nobles repaires,

Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits! vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits! vieux galons!

Long-temps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes, peut-être,
Trouvaient bien pesans et bien longs.
Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fera toujours en France,
Es ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte :
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits! vieux galons!

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

(AVRIL 1815.)

AIR : Bon voyage, cher Dumollet.

DIOGÈNE,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
DIOGÈNE,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse :
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

DIOGÈNE,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
DIOGÈNE,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne :
Mais comme nous les dieux sont inconstans :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.
DIOGÈNE,

Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
 Ne pouvant être un utile soutien,
 Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
 Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
 Et les cordons de toutes les couleurs ;
 Mais, étrangère aux excès politiques,
 Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès se partageant le monde
 Des potentats soient trompeurs ou trompés,
 Je ne vais point demander à la ronde
 Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Nignorant pas où conduit la satire,
 Je fais des cours le pompeux appareil :
 Des vains honneurs trop enclin à médire,
 Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
 Chercher un homme est un dessein fort beau ;
 Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
 C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange ,
 Je suis pourtant assez bon citoyen :
 Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
 Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène ,
 Sous ton manteau ,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Air : Pan, pan, pan.

Au ! le mauvais garnement !
 Sans respect il sort des bornes.
 Je n'ai dormi qu'un moment,
 Et voilà son rudiment.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le coquin m'en fait des cornes.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
 Pour m'échauffer les oreilles :
 L'autre jour il me vola
 Du vin que je cachais là.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Il m'en a bu deux bouteilles.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

Chez elle, quand le matin
 Ma femme est à sa toilette,
 Je sais que le libertin
 Quitte écriture et latin.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Par la serrure il la guette.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

A ma fille il fait l'amour,
 Et joue avec la friponne.
 Je l'ai surpris l'autre jour,
 Maître d'école à son tour.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Rendant ce que je lui donne.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

De le frapper je suis las ;
 Mais dans ses dents monsieur gronde.
 Dieu ! ne prononce-t-il pas
 Le mot de c... tout has ?
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Il n'est plus d'enfant au monde.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE,

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

Air : Eh ! le cœur à la danse.

Dr célibat fidèle appui,
 Je vois avec colère
 L'Amour essayer aujourd'hui
 Les larmes de son frère.
 Grâce, talens et vertus
 Ont droit à mille tribus.

96
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien !
Il la prend jeune et belle ;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra, dans cinquante ans,
Célébrer leurs feux constans.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur,
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme ?
Jours de paix et nuits d'amour ?
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Encor si l'amour avait pris
Une dime en cachette !
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera
Et les mains se frotera
Non, tout célibataire

97
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

TRINQUONS.

Air : La Catacoua.

TRINQUON est un plaisir fort sage,
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus ;
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer ;
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond, nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer ;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,

Pour bien choquer,
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer:
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaiement;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer

Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié, qui tringue pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer.

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLÉ ÉCRIT AUX CATACOMBES, LE JOUR OU S'Y RENDIRENT
LES MEMBRES DU CAVEAU.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

De champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon Ermite.

LISETTE, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?



Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
 Met ta ruse en défaut;
 Il te parle à voix basse,
 Il soupire tout haut.
 Du tendre espoir qu'il fonde
 Il m'instruisit d'abord.
 De peur que je n'en gronde,
 Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
 Lorsque je te surpris,
 Vous comptiez d'un air tendre
 Les baisers qu'il t'a pris.
 Ton humeur peu sotte
 En comptant les doubla,
 Remplis encor mon verre
 Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
 Et ruhans et bijoux,
 Devant moi te chiffonne
 Sans te mettre en courroux.
 J'ai vu sa main hardie
 S'égayer sur ton sein.
 Verse jusqu'à la lie
 Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Certain soir je pénétre
 Dans ta chambre, et sans bruit,
 Je vois par la fenêtre
 Un voleur qui s'enfuit.
 Je l'avais, dès la veille,
 Fait fuir de ton boudoir.
 Ah! qu'une autre bouteille
 M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces,
 Mes amis sont les tiens;
 Et ceux dont tu te lasses,
 C'est moi qui les soutiens.
 Qu'avec ceux-là, traitresse,

Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

LA CHATTE.

ROMANCE AVEC ACCOMPAGNEMENT DE MIAULEMENS.

AIR : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse ?
Entends-tu quelque souris ?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où ;
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler ;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler ;
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou ?
Mia-mia-ou ! que veut Minette !
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine,
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, Minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filon,
Mia-mia-ou ! que ma Minette,
Mia-mia-ou ! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. WILHEM.

ADIEU, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir.
 Le vent souffle, on quitte la plage;
 Et, peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
 Je ceignis les lis éclatans,
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grande souveraine
 M'attend chez le sombre Ecosais;
 Je n'ai désiré d'être reine
 Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours;
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas ! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi :
 J'ai cru voir dans un songe horrible
 Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieus ;
 Et la nuit, dans son voile humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

LES PARQUES.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

SAGES et fous, gueux et monarques,
 Apprenez un fait tout nouveau :
 Bacchus a vidé son caveau
 Pour remplir la coupe des Parques.
 C'est afin de plaire aux Amours,
 Qui chantaient d'une voix sonore :
 « Que tout mortel ajoute encore
 » Des jours heureux à ses beaux jours ! »

Du monde éternelle ennemie,
 Atropos, au fatal ciseau,
 Buvant à longs traits, et sans eau
 Sur la table tombe endormie ;
 Mais ses deux sœurs filent toujours,
 Souriant à qui les implore,
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Lachésis, remplissant sa tasse,
 S'écrie : Atropos dort enfin !
 Mais trop sec hélas ! et trop fin,
 Je crains que mon fil ne se casse.
 Pour le tremper ayons recours
 A ce nectar qui me restaure.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense,
 Clotho lui dit : Oui, travaillons ;
 De vin arrosons les sillons
 Où de mon lin croît la semence :
 Cette rosée aura toujours
 Le pouvoir de la faire éclore.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Quand ces Parques, vidant bouteille,
 Filent nos jours sans nul souci ;
 Nous, qui buvons gaîment ici,
 Craignons qu'Atropos ne s'éveille,
 Qu'elle dorme au gré des Amours,
 Et répétons à chaque aurore :
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

LA BOUTEILLE VOLÉE.

Air : La fête des bonnes gens.

SAVS bruit, dans ma retraite,
 Hier l'Amour pénétra,
 Courut à ma cachette,
 Et de mon vin s'empara.
 Depuis lors ma voix sommeille :
 Adieu tous mes joyeux sons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
 A ce larcin l'a poussé.
 Je n'ai plus la recette
 Qui soulage un cœur blessé.
 C'est pour gémir que je veille,
 En proie aux jaloux soupçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Epicurien aimable,
 A verser frais m'invitant,
 Un vieil ami de table
 Me tend son verre en chantant;
 Un autre vient à l'oreille
 Me demander des leçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
 Ce bon vin si regretté,
 Grisette folle et belle
 Tenait mon cœur en gaieté.
 Suzon n'a point sa pareille:
 Pour vivre avec des garçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre;
 Joyeux, il vient à ma voix;
 De mon vin il est ivre,
 Et n'en a bu que deux doigts.
 Qu'Iris soit une merveille,
 Je me ris de ses façons:
 Amour me rend ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR
 DE SAINTE-MARGUERITE.

Act. : La Catacova.

Laissons la musique nouvelle;
 Notre amie est du bon vieux temps.
 Sur un air aussi simple qu'elle,
 Chantons des couplets bien chantans.
 L'esprit du jour a son mérite;
 Mais c'est surtout lui que je crains :

Ses traits si fins
 Me semblent vains,
 Pour les entendre, il faudrait des devins.
 Amis, chantons à Marguerite
 De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
 Ces couplets comme on n'en fait plus,
 Où Favart peignait la tendresse,
 Où Panard frondait les abus.
 Contre l'humeur qui nous irrite,
 Quels antidotes souverains!
 Leurs vers badins,
 Francs et malins,
 Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
 Ah! rappelons à Marguerite
 Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains fosment notre histoire ;
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui trop vite
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins,
 Sur nos festins
 Faisant briller des jours longs et sereins,
 Que dans trente ans pour Marguerite,
 Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,
 Tous, le front ridé par les ans,
 Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nos cœurs émus en seront pleins.
 Momens divins !
 Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints,
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains !

L'HOMME RANGÉ.

Air : Eh ! lon lon la , landerirette.

MAINT vieux parent me répète
 Que je mange ce que j'ai ;
 Je veux à cette sornette
 Répondre en homme rangé :

Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
 Pour quelques frais superflus ?
 Si ma conscience est nette,
 Ma bourse l'est encor plus.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
 Fond le bien de ses aïeux ;
 Mon hôte à crédit me traite ;
 J'ai bonne chère et vin vieux.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Que Dorval à la roulette,
 A tout son or dise adieu ;
 J'y jourais bien en cachette ;
 Mais il faudrait mettre au jeu...
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Moudor, pour une coquette,
 Se ruine en dons coûteux ;
 C'est pour rien que ma Lisette
 Me trompe et me rend heureux.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE.

AIR : Ma tante Urlurette.

L'AMOUR, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin ;
Nargue de toute étiquette !
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon ;
Partout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Que dans l'or mangent les grands,
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Sur un trône est-on heureux ?
On ne peut s'y placer deux ;
Mais vive table et couchette !
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Si pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,

De fleurs ornon's sa toilette.
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Mais que dis-je ? ah ! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas :
Lise en paraîtra mieux faite,
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

LE VOISIN.

AIR : Eh ! qu'est-ce que ça m'fait, à moi ?

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin ;
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin ;
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Mais le diable est bien fin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Paul, docteur en médecine
Craint pour le fil de nos jours
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine ;
Eh ! si du médecin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Eh ! si du médecin,
Qu'en dites-vous, mon voishi ?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est :
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
C'est l'effet du basin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon ,
L'autre un soldat de marine.

Je le crois fantassin ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Je le crois fantassin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :
Serait-il mon cousin ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Serait-il mon cousin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine,
Veut, pour plaire à dix rivaux ,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine ;
C'est un fort beau dessein .
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
C'est un fort beau dessein ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris !
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine ?
Cela serait divin ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Cela serait divin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé :
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
C'est un quartier fort sain ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

LE CARILLONNEUR.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin,
ou de la contredanse du Diable-à-quatre.

Doux, digne, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digne, digne, don.

Les décès m'ont assez fait connaître ;
Préluons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître;
Sonons fort : c'est un fait scandaleux.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie;
Mais l'époux est triste et catarrheux;
Sur son compte il sait ce qu'on publie :
Sonons fort : il n'est pas généreux.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père ?
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
Les cadeaux mènent vite un affaire :
Sonons fort : il est gros marguillier.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin;
Je l'ai vu chiffonner la commère :
Sonons fort : je boirai de son vin.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicairé
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonons fort, pour l'honneur du métier.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonons fort, monseigneur est parrain.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère;
Sonons fort, et que Dieu soit béni !
Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

Ain de la Pipe de tabac.

Notr verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais, à chaque pas, voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir,
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer, et mieux jouir;
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions!
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir,
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

Ain : C'est un lanla, landeriette.

Notre allégresse est trop vive;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui;
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
 En tremblant se cachera;
 Mais l'Amour, à sa poursuite,
 Dans son réduit l'atteindra.
 L'un pousse un trait plein de rage,
 L'autre un long gémissément.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite,
 Mais enfin, moins généreux,
 Du trait, que l'obstacle irrite,
 Il lui porte un coup affreux.
 Dans son sang le pauvre nage;
 Adieu donc, défunt charmant!
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
 Que le plaisir essuira;
 Mais pour l'honneur de ses armes
 Le vainqueur en parlera;
 Car, mes amis, dans notre âge,
 En dépit du sacrement,
 Peu de billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE.

AIR: Tonton, tontaine, tonton.

ALLONS, chasseur, vite en campagne.
 Du cor n'entends-tu pas le son?
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Pars, et qu'auprès de ta compagne
 L'Amour chasse dans ta maison,
 Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
 Chasseur, tu parcoures le canton,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme jolie
 Combien de braconniers voit-on!
 Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
 Chasseur, tu fais le fanfaron,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme, sans crainte
 Se glisse un chasseur franc luron,
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise
 La bête pleure, on lui répond:
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Ta femme, aux abois déjà mise
 Sourit aux efforts du fripon,
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
 Met bas le cerf sur le gazon,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
 Use de la poudre à foison,
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
 Et de ton cor enlèves le son,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 L'amant quitte alors sa conquête,
 Et le cerf entre à la maison,
 Tonton, tontaine, tonton.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Air du vaudeville d'Arlequin Cruello.

LA richesse que des frondeurs
 Dédaignent, et pour cause,
 Quand elle vient sans les grands seigneurs,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus,
 Va boire avec ses cent téus,
 Savetier, mon compère.
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrais-je ma gaieté
 Dans une douce vie ?
 Maison, jardin, livres, tableaux,
 Large voiture et bons chevaux
 Pourraient-ils me déplaire ?
 Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire !

Bonjour, Mondor, riche voisin.
 Ta maîtresse est jolie ;
 Son œil est noir, son esprit fin,
 Et sa taille accomplie.
 J'atteste sa fidélité :
 Mais que peut contre sa fierté
 L'amour d'un pauvre hère ?
 Pour te l'enlever, cher Mondor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire !

Le vin s'aigrit dans mon gosier
 Chez un traiteur maussade ;
 Mais, à sa table, un financier
 Me verse-t-il rasade :
 Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?
 On me répond : Douze cents francs.
 Par ma foi, ce n'est guère.
 En Champagne on en trouve encor :





Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire !

A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Equipages, terres, châteaux,
Seraït gai, je l'espère.
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire !



OUVRAGES

NOUVELLEMENT PUBLIÉS

PAR BAUDOIN FRÈRES,

N° 17, rue de Vaugirard.

- Napoléon devant ses Contemporains. — Histoire de Napoléon et de la grande-armée. — Napoléon et l'Europe. — Discours de Napoléon, publié par le général Gourgaud. — Mémoires du duc de Gaète. — Mémoires sur les événemens qui ont précédé la mort de Joachim 1^{er}, roi de Naples. — Les OEuvres choisies de Volney ; les Ruines et la Loi naturelle. — La Physique et la Chimie appliquées à la médecine.
- Leçons nouvelles d'astronomie. — Mémoires de madame Campan. — De l'Éducation, contenant les Conseils aux jeunes filles, et les Lettres de deux amies. — Le Dictionnaire de poche de Paris et ses environs, ou Nouveau guide du voyageur, in-32, avec 44 gravures. — Tous les ouvrages de M. Dupin, sur le Droit français et romain ; les Libertés de l'église gallicane, publiées par le même juriconsulte. — La Discipline judiciaire, par M. Carnot, conseiller à la cour de cassation.
- Les OEuvres de Voltaire (2^e édition). — Les OEuvres de Rousseau, de Molière, de Buffon, à 5 fr. 50 cent. le volume.
- Tartufe, à 25 c. — Massillon, à 50 c. — Béranger, à 60 cent. le volume.
- La Grammaire française, de Lhomond, avec table de multiplication, à 30 cent. l'exemplaire.